

Pierre Cornu

## Lucien Gachon : un itinéraire entre géographie rurale et littérature agreste

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Pierre Cornu, « Lucien Gachon : un itinéraire entre géographie rurale et littérature agreste », *Ruralia* [En ligne], 12/13 | 2003, mis en ligne le 26 janvier 2005, consulté le 30 juin 2012. URL : <http://ruralia.revues.org/330>

Éditeur : Association des ruralistes français

<http://ruralia.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://ruralia.revues.org/330>

Document généré automatiquement le 30 juin 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Pierre Cornu

## Lucien Gachon : un itinéraire entre géographie rurale et littérature agreste

- 1 La période de l'Entre-deux-guerres, marquée par les exaltations, les doutes et les ambiguïtés de la genèse des sciences humaines françaises <sup>1</sup>, offre une diversité étonnante de figures rebelles aux classifications simplistes et, de par leur position plus ou moins marginale par rapport au « noyau » des *Annales*, oubliées des généalogies de l'historiographie française. Mais la reconstitution du contexte propre à l'émergence du paradigme scientifique de Bloch et Febvre ne pourrait être complète sans l'évocation de ces trajectoires tangentielles, contre ou avec lesquelles il s'est cristallisé. On ne saurait, non plus, admettre sans examen plus approfondi l'idée rassurante d'un legs exclusif de ces deux grandes figures tutélaires et de celles des héritiers de Vidal de la Blache dans les écoles historique et géographique nationales <sup>2</sup>, et refuser de voir, parfois au-delà des frontières de la stricte scientificité, dans le champ de l'idéologie, des origines plus discutables aux questionnements et aux pratiques actuels. La connaissance historiographique, loin d'être gratuite, est la condition *sine qua non* de la lucidité scientifique ; elle est également, on l'oublie trop souvent, un enjeu de pouvoir qui ne peut être abandonné aux récupérateurs habiles.
- 2 Si l'on se concentre plus précisément sur la question des études rurales, qui jouèrent un rôle central dans les années 1920-1930, dans les travaux de Marc Bloch notamment <sup>3</sup>, mais également des géographes <sup>4</sup>, il apparaît nécessaire de prendre en compte tout particulièrement le poids de l'agrarisme <sup>5</sup>, sensible à la fois dans les sphères politique, littéraire et scientifique (davantage poreuses qu'on ne le pense, hier comme aujourd'hui) et de s'intéresser à ceux qui, par tous les moyens disponibles, l'ont véhiculé, légitimé, inscrit dans les pratiques. Jusqu'à quel point imprègne-t-il la culture propre des études rurales françaises de cette période, et sous quelles modalités ?
- 3 Parmi ces individualités, en quête d'identité et de reconnaissance intellectuelle entre discours scientifique et tentation propagandiste, prétention modélisatrice et militantisme régionaliste, nous nous proposons d'esquisser ici le portrait de l'« écrivain-géographe » auvergnat Lucien Gachon, moins connu qu'un Gaston Roupnel <sup>6</sup> ou un Émile Guillaumin, mais ayant suivi une trajectoire des plus intéressantes à la charnière des mondes universitaire, littéraire <sup>7</sup> et politique, susceptible d'enrichir notre compréhension de leurs fonctionnements croisés. Ajoutons que les travaux sur cette période sont nettement déséquilibrés au profit de la connaissance du milieu historique : or, l'importance de la géographie agraire dans la conception de l'histoire des pères des *Annales* justifierait amplement, à elle seule, une investigation plus poussée dans cette direction.
- 4 Plusieurs thèmes se révèlent pertinents pour une lecture de l'itinéraire de Lucien Gachon : celui du rapport à la ruralité bien sûr, dans sa dimension agricole autant que sociologique et ethnographique ; celui également du rapport à la « petite patrie » <sup>8</sup> auvergnate ; celui, enfin et surtout, de l'élaboration de l'œuvre elle-même et de ses formes, scientifique et littéraire. Ce dernier aspect, qui constitue en quelque sorte la matérialisation des deux premiers — et fournit l'essentiel de ses sources à l'historien —, nous paraît constituer une voie d'approche privilégiée pour saisir toute la complexité de la posture savante, artistique et politique d'un chercheur pris dans les interrogations et les débats de l'époque et leurs prolongements des années de guerre et d'Occupation. Si, en effet, le problème soulevé par l'appréciation de l'œuvre des chercheurs des années 1920-1930 est bien, avant tout, celui de la naissance des sciences humaines telles que nous les concevons aujourd'hui, alors les hésitations et apories d'un Lucien Gachon, à une époque où à la fois l'histoire et la géographie vivent une mutation déterminante et tentent de se penser elles-mêmes, peuvent se révéler particulièrement éclairantes.

## Un itinéraire

- 5 La chronologie croisée des œuvres littéraire et scientifique de Lucien Gachon mérite d'être déroulée avec précision. Ce dernier met en effet fort longtemps à se décider entre voie littéraire et voie scientifique ; or, c'est justement dans les années 1930, décisives sur le plan de la maturation des études rurales, que les deux voies s'entremêlent le plus intimement chez lui, pour se dénouer définitivement ensuite.
- 6 Né en 1894 dans les monts du Livradois, modeste fils de cantonnier et petit-fils de paysan, Lucien Gachon représente un modèle d'accès à l'élite de la République par le mérite scolaire. Tout d'abord instituteur, puis professeur de cours complémentaire et « écrivain-paysan » — son premier roman, *Maria*, est achevé en 1921, à l'âge de 27 ans —, c'est dans un deuxième temps seulement qu'il découvre la géographie, à Clermont-Ferrand auprès de Philippe Arbos et Henri Baulig. C'est alors le début de l'ouverture de la géographie humaine, née autour des figures de Jean Brunhes et de Vidal de la Blache avant 1914, aux faits économiques et sociaux, sous l'impulsion notamment d'Albert Demangeon. C'est clairement cette science de l'homme dans son espace, nourrie de profondeur historique, qui attire Lucien Gachon, même s'il accepte de se plier à la discipline de la géographie physique — qui pour lui n'a rien d'abstrait, puisque c'est la terre de ses pères, celle qu'il cultive lui-même, qu'il entend décrire dans toutes ses nuances.
- 7 Son intention principale est, dès le début de sa « vocation scientifique », de faire de la géographie humaine un outil de compréhension du paysan auvergnat et de la relation de celui-ci à la terre, ce qu'il théorise en 1935 en écrivant : « Sur le mode de vivre paysan, il y a une vérité. La géographie doit aider à retrouver cette vérité ». Toute l'ambiguïté de sa démarche est là : quête d'une improbable vérité, qui ne serait pas à *dire* scientifiquement mais à *retrouver*, la géographie ne pouvant faire qu'une partie du chemin. En 1926, Lucien Gachon signe son premier article dans la *Revue de géographie alpine*, un an après la publication de son premier roman. Peu après, entretenant sa double quête de légitimité, il est intégré au comité de lecture de la revue *Nouvel âge* d'Henri Poulaille, ce qui l'introduit véritablement dans le cercle des écrivains-paysans et écrivains de la terre (dont il ne sera toutefois jamais une figure dominante).
- 8 Autant sinon plus que sa rencontre avec les géographes, celle avec l'écrivain auvergnat Henri Pourrat, au lendemain de la Grande Guerre, a décidé de l'orientation de son œuvre — y compris dans sa part scientifique comme nous le verrons. Henri Pourrat, chantre de l'Auvergne, auteur célèbre et célébré de *Gaspard des montagnes*<sup>9</sup>, pourfendeur de la modernité urbaine et matérialiste, est sans conteste un enchanteur particulièrement efficace (au point d'avoir, selon le mot de son ami Alexandre Vialatte, réussi à faire croire à l'existence de l'Auvergne). Philippe Arbos, directeur de la thèse de Lucien Gachon, déclare avec justesse qu'Henri Pourrat aurait été le « faible » de Lucien Gachon<sup>10</sup> : formulation ambiguë, qui laisse penser que son élève ne serait pas un « pur » scientifique, tiré du côté d'une mystique de la terre par son ami et mentor. Mais les choses se compliquent si l'on ajoute que Philippe Arbos lui-même connaît et fréquente Henri Pourrat dans cette même période, et que la correspondance Gachon-Pourrat révèle, en 1931, que le professeur de géographie se mêle, lui aussi, des débats littéraires locaux, et fait partie des « relecteurs » des romans de Lucien Gachon.
- 9 Il est évident, à la lecture de la longue et dense correspondance entre Lucien Gachon et Henri Pourrat, que leur relation est profondément inégalitaire : le géographe admire sans réserve l'écrivain son aîné, et celui-ci fait montre en retour d'une affection paternelle, mais d'une appréciation mesurée de la production littéraire du jeune instituteur. De fait, tout en admirant, à distance, la rigueur de son travail de chercheur, il cherche à le tirer vers ses propres préoccupations. On le voit nettement dans cette lettre qu'il lui adresse en août 1933, alors que Lucien Gachon travaille à la monographie historique d'une commune du Livradois : « c'est vrai qu'il y a un danger d'ascétisme pour vous. Vous êtes bien capable de vous sacrifier à la géographie et de ne vouloir d'autre audience que celle de deux ou trois géographes. Ne soyez pas trop intransigeant. Pensez à nous tous. Ayez de l'ambition, donnez-nous un grand livre, comme celui de Roupnel, moins visionnaire, si vous voulez ; ou comme celui de Bloch. » Il

- réitère encore ce vœu dans une lettre de 1935. Mais Lucien Gachon est alors absorbé par le travail de terrain de sa thèse et ne donne pas suite. Sans doute aussi ne se sent-il pas l'étoffe.
- 10 Les relations avec Gaston Roupnel ne sont, quant à elles, pas aussi développées que la parenté de sensibilités pourrait le laisser penser. L'étude de la correspondance entre Lucien Gachon et Henri Pourrat dans les années 1930 et 1940 révèle peu de références à l'écrivain-historien bourguignon. Lucien Gachon dit effectivement son admiration pour l'*Histoire de la campagne française*, mais elle ne lui apporte guère que l'assurance de ne pas être le seul dans cette voie : il se place en quelque sorte en concurrent du Bourguignon, non pas en disciple. Quant à Henri Pourrat, s'il salue l'ode à la terre présente dans l'œuvre de Roupnel, il reste quelque peu à distance, et souhaite à plusieurs reprises que Lucien Gachon fasse, selon son mot, « pour le centre ce que Roupnel a fait pour le nord et l'est » — comme s'il s'agissait d'un autre pays, d'une France trop éloignée de sa sensibilité. Il y a certes le rendez-vous de 1936, qui voit Lucien Gachon et Henri Pourrat faire route de conserve vers la Bourgogne pour rencontrer Daniel Halévy, Jacques Le Roy Ladurie et quelques autres à la table de Gaston Roupnel. Curieusement toutefois, les lettres échangées ensuite par les deux hommes ne montrent pas qu'il y ait eu de suite importante à cette rencontre. Ils sont décidément trop peu sensibles à cette France des plaines et, sans être militants occitans, affirment clairement leur tropisme montagnard et méridional. Le régionalisme, par nature, est difficile à faire partager...
- 11 Au début des années 1930, Lucien Gachon signe à la fois un roman dans la veine de *Maria*, intitulé *Jean-Marie, homme de la terre* (publié en 1931), puis, l'année suivante, un texte de défense des écrivains-paysans dans lequel il théorise son idéal stylistique et narratif<sup>11</sup> ; mais surtout, il se met enfin, sérieusement, à la géographie. Encore instituteur à cette date, il se lance dans un projet de thèse portant sur une géographie physique et humaine des Limagnes du sud et de leurs bordures montagneuses — incluant donc son Livradois natal. Séparant strictement les deux approches, physique et humaine, dans sa rédaction finale, selon le plan dominant dans les œuvres de géographie régionale de l'époque, il privilégie toutefois nettement la seconde — la géographie humaine — lui consacrant 253 pages contre 181 à la géographie physique. Admirateur de Vidal de la Blache et stimulé par l'exemple de Roger Dion, et sans doute indirectement par celui des *Annales*, il ajoute une importante mise en perspective historique à son sujet. Un congé en 1937-1938 lui permet d'achever la rédaction de sa thèse, puis d'accéder à l'École normale de Clermont-Ferrand.
- 12 La trajectoire politique de notre géographe n'est pas non plus sans résonances avec l'histoire de sa génération, tout particulièrement pour ce qui est des « ruralistes » issus non pas du vieil agrarisme aristocratique, mais bien de la promotion démocratique<sup>12</sup> : militant républicain laïc, classé à gauche à ses débuts, il fait dans ses œuvres littéraire et scientifique des années 1920 et du début des années 1930, la promotion du syndicalisme agricole, de l'entraide, de l'esprit de progrès en agriculture. Il souhaite voir la paysannerie auvergnate se débarrasser de ses traditions de « chicane » et de « routine » et entrer résolument dans une logique de développement. Au cours de la période, la fréquentation des écrivains-paysans, et surtout d'Henri Pourrat, le rapproche toutefois de l'agrarisme traditionnel. Déçu du socialisme, il se laisse séduire à la fin des années 1930 par la vague du retour au catholicisme dans sa version repentante, voire expiatoire. Là encore, c'est Henri Pourrat qui lui sert de guide, teintant de panthéisme terrien l'éveil de la foi du géographe.
- 13 Ainsi, à la fin des années 1930, Lucien Gachon parvient au bout d'un double cheminement qui a fait de lui à la fois un écrivain et un géographe, sans toutefois que sa légitimité dans l'une et l'autre sphère soit solidement établie, ni que ses contradictions propres soient éclaircies, ce qui se traduit notamment par une crise de ses attaches républicaines et progressistes et une tentation de succomber à l'idéal anti-moderniste d'Henri Pourrat.

## Œuvre littéraire, œuvre scientifique

- 14 S'il y a un homme à qui l'on peut appliquer la sentence « le style, c'est l'homme », c'est bien Lucien Gachon. Comme toute cette génération de fils du mérite républicain, Lucien Gachon a du mal à se définir lui-même, écartelé entre le désir de ne pas trahir l'humilité de son origine et d'afficher sa prétention légitime au statut d'intellectuel. La référence à la ferme natale de

la Guillerie, qu'il tient à conserver après la mort de sa mère en 1933, devient ainsi chez lui un véritable point d'ancrage en même temps qu'un emblème. Alexandre Andraud, instituteur du Cantal et qui noue une relation d'amitié avec lui (dans l'après-1945 essentiellement), témoigne dans ses mémoires<sup>13</sup> de ce que Lucien Gachon, devenu professeur d'université, signait toujours les lettres qu'il lui adressait : « Ton ami, le Lucien de la Guillerie ». Il y a là une part de jeu, un signe de reconnaissance des écrivains-paysans qui ne vaut qu'à l'intérieur du cercle. Mais il n'est pas sans signification que le professeur Gachon, tout au long de sa carrière, croie devoir se définir avant tout comme paysan du Livradois, au point de conserver ses terres et, bien sûr, de les travailler lui-même, à la fois comme une ascèse et un ressourcement.

15 *Maria*, premier roman de Lucien Gachon, rédigé au lendemain de la guerre, achevé en 1921 mais publié en 1925 seulement grâce au soutien d'Henri Pourrat, est le véritable roman-manifeste du jeune instituteur. Il y affirme de manière têtue le refus du « beau style » et de l'in vraisemblance psychologique et la volonté de parler du paysan avec les mots, le phrasé, la sensibilité du paysan lui-même. Au reste, les premières œuvres littéraires de Lucien Gachon donnent lieu à une controverse riche d'enseignements avec son guide dans l'aventure romanesque, Henri Pourrat : celui-ci lui reproche en effet à demi-mot d'être trop besogneux, de manquer de souffle, de se dessécher dans l'étude. Henri Pourrat écrit ainsi à propos de Lucien Gachon en 1925<sup>14</sup> : « S'il s'agit de peindre l'homme de la terre au plus près du réel, le paysan moyen en tant que paysan, on ne saurait être plus exact que ne l'a été Lucien Gachon dans sa *Maria* [...]. Mais s'il s'agit d'expliquer le paysan, de faire comprendre comment ses bassesses et ses grandeurs, ce qu'il a parfois de bestial, parfois de biblique, tiennent à ses mœurs et conditions, c'est à dire à sa terre, il faut peut-être des amitiés terriennes, et, pour parler net, une poésie ». Jugement à double tranchant donc, qui, tout en admirant l'authenticité de la prose de Gachon, la déclare finalement stérile, car sans inspiration. Henri Pourrat ajoute quelques années plus tard : « ses livres sont comme à cheval entre roman et monographie : des romans dont les personnages sont vrais et justes, mais des romans un peu trop préoccupés d'apporter une masse documentaire de faits consciencieusement notés et assemblés ». Les romans de Lucien Gachon seraient donc avant tout de la géographie, un moyen de saisir l'humanité paysanne par une description hyper-naturaliste.

16 La réponse de Lucien Gachon, en 1932, dans *l'Écrivain paysan*<sup>15</sup>, ne manque pas d'intérêt : « l'écrivain paysan en est à attendre son public et ses juges. Du moins, il n'a pas à attendre son sujet. Pour lui, le "tout est dit" se change en "presque tout est à dire". Une belle foi, une impérieuse nécessité l'anime. Sur le paysan, on a peu dit ou on a menti. Lui, il a la chance d'être un précurseur. À force d'héroïsme, d'effacement devant son sujet, peut-être parviendrait-il à pousser jusque devant les yeux du public égaré ou distrait une vérité si neuve et sonnante cependant si vraie, que cette vérité s'imposera enfin irrésistiblement ». On reste étonné devant la concordance entre ce programme et celui que se donnent les sciences humaines : dire les réalités sociales en les débarrassant de tous les mythes, en faisant en sorte que l'observateur s'efface, pour mieux mettre en lumière son sujet. La différence, mais elle est de taille, tient à la méthode, celle de la science : c'est tout le combat de Febvre, Bloch ou Demangeon dans cette période que d'en imposer l'exigence. Tâche ardue, jamais achevée.

17 L'idéal de Lucien Gachon est de faire siennes les qualités de sa terre livradoise — humilité et réserve — et de se refuser, à l'inverse d'un Gaston Roupnel, quelque lyrisme que ce soit. Dire la terre « au plus près du réel » est le seul horizon scientifique qu'il se donne. Mais se prétendant écrivain-paysan et prétendant écrire pour des paysans — il publie aussi dans la presse agricole —, il a dans ses romans les mêmes scrupules, le même souci de la nuance poussé à l'extrême que dans son œuvre de géographie humaine, tout en visant l'allégorie didactique susceptible à la fois d'influer sur les comportements des paysans et d'en porter témoignage — ce qu'il ne pense pas pouvoir faire avec sa seule géographie. Sous des dehors de réalisme brut, les intrigues des romans de Lucien Gachon dans les années 1920 et 1930 sont en effet des allégories de la carrière agricole, dans lesquelles les décisions et les attitudes des personnages conditionnent leur échec ou leur réussite économique et sociale. Vulgarisation et morale matérialiste se partagent donc le premier plan — tout comme dans les historiettes publiées en feuilleton dans la presse spécialisée de l'époque.

- 18 La géographie de Lucien Gachon, lue à part, semble ne différer en rien de celle de ses confrères de l'époque : respectant la préséance du structurel sur l'humain — sa thèse est constituée, nous l'avons dit, de deux parties étanches —, se donnant pour finalité la description plus que la réflexion problématique (sans toutefois manquer de finesse d'analyse ni de capacité prospective), elle s'auto-légitime par la connaissance du terrain. Mais c'est là, justement, que se trouve la passerelle vers le champ littéraire : dans ses romans comme dans ses articles, Lucien Gachon veut démontrer une connaissance du terrain aussi intime que celle qu'en aurait un paysan. Fidèle à l'image qu'il se fait de ce dernier, il se refuse à parler d'autre chose que des intérêts matériels. Dans sa géographie, on calcule des rendements, on réfléchit à des améliorations techniques, on parle de structures coopératives ; dans ses romans aussi, et rien de plus.
- 19 Évoquant les paysans du haut Livradois dans un article scientifique de 1933, il écrit <sup>16</sup> : « le climat, le sol, les intempéries les ont habitués à être durs. Ils trouvent de la force dans cette dureté, dans leur individualisme tenace ». Bien sûr, les schémas déterministes sont très prégnants chez les auteurs de cette époque, mais cette phrase résume aussi la philosophie de l'auteur sur les personnages de ses romans. Et lorsqu'il termine son article en notant que la crise industrielle fait revenir au travail agricole quelques migrants déçus, mais que ceux-ci n'ont plus ni la force d'âme nécessaire ni les épaules assez solides, on ne peut s'empêcher de penser à l'idéologie du retour qu'il défendra quelques années plus tard.
- 20 D'une modestie quasi-maladive, Lucien Gachon réalise par sa thèse <sup>17</sup> un chef-d'œuvre dans le sens traditionnel du terme, soucieux de suivre en tous points le modèle de ses professeurs ; il se montre excessivement prudent dans ses conclusions. C'est en bien peu de mots et avec plus que de la retenue qu'on le voit défendre le modèle de la moyenne exploitation polyculturelle, meilleur compromis selon lui entre l'idéal de peuplement et d'enracinement et les nécessités de la modernisation. Mais on trouve entre les lignes de cette thèse des correspondances intéressantes avec le reste de son œuvre. Son idéal paysan est au fond, curieusement, un paysan-géographe <sup>18</sup>, ou faisant de la géographie sans le savoir : parfait connaisseur de sa terre et de son climat dans toutes leurs nuances, analysant méthodiquement sa situation et établissant rationnellement sa stratégie de développement. Par là même, Lucien Gachon soutient implicitement que le matérialisme paysan est parfaitement adapté à la modernité, et prétend résoudre son propre dilemme, en proclamant la continuité absolue entre esprit paysan et esprit scientifique...
- 21 Est-il alors pertinent de distinguer deux types d'œuvres, et surtout, faut-il leur appliquer deux modes de lecture distincts ? Comme l'écrit André Fel, qui l'a bien connu à l'université de Clermont-Ferrand après 1945, chez Lucien Gachon, « le géographe s'identifie à un être collectif, la paysannerie du Livradois, qu'il connaît par le cœur et par la science » <sup>19</sup>. Et c'est peut-être là le trait distinctif majeur des écrivains de la terre, cette propension à nier la frontière entre discours scientifique et discours esthétique, parce qu'ils croient écrire l'un et l'autre avec la même rigueur. Bien sûr, certains écrivains s'envolent assez loin des questions matérielles et versent davantage dans le mythe et la fable morale que dans la description naturaliste. Mais Lucien Gachon, qui confesse préférer parfois l'évocation passionnée d'un Gaston Roupnel — même s'il s'interdit de l'imiter — à la méthodologie scrupuleuse d'un Marc Bloch, fabrique lui aussi, à sa manière, de l'allégorie : acharné à ôter de sa prose toute trace de romanesque, il fait de ses personnages, et surtout du plus emblématique et du plus réussi de son œuvre, la fière *Maria*, une défense et illustration du pragmatisme amoral de la paysannerie.
- 22 Même l'ascèse de la rédaction de la thèse ne coupe pas Lucien Gachon de la sphère littéraire, bien au contraire. Tout d'abord, il évoque fréquemment son travail dans sa correspondance avec Henri Pourrat. Ensuite, il confesse en 1938 avoir déjà en tête les personnages d'un futur roman dans le temps même où il décrit scientifiquement le cadre de leur existence fictive. Et enfin, il écrit à Henri Pourrat le 28 août 1939, non sans rapport avec l'angoisse de la guerre qui se rapproche : « Nous devons penser que Gaspard (des montagnes) et la thèse s'épaulent, s'éclairent respectivement ». La fusion est avouée entre les deux voies — même si Henri Pourrat n'est pas venu à la soutenance, et ne semble pas partager jusqu'au bout ce jugement de Lucien Gachon...

- 23 L'achèvement de cette logique fusionnelle entre fiction et sciences humaines se trouve dans un ouvrage sur l'Auvergne publié en 1943<sup>20</sup>, dont le chapitre introductif, intitulé « géographie humaine » (mais qui suit le plan classique allant du physique à l'humain), est rédigé et signé conjointement par Lucien Gachon et Henri Pourrat<sup>21</sup>, et débute ainsi : « Au commencement, Dieu créa l'Auvergne. Et puis plus rien, plus rien, plus rien... Et puis tout le reste du monde ». S'en suit, classiquement, un descriptif de la géologie régionale. Faut-il alors supposer, implicite, masquée, une phrase du même ordre en amont de l'introduction de la thèse de Lucien Gachon, soutenue quatre ans auparavant ? Qu'y a-t-il, en réalité, entre les lignes d'une thèse, si « scientifique » et positiviste soit-elle ? L'interrogation, bien évidemment, ne vaut pas seulement pour celle de Lucien Gachon ou de ceux qui, comme lui, ont exprimé leur sensibilité et leur subjectivité dans une création littéraire.

## Le traumatisme de 1940

- 24 Les années 1920-1930, « temps des sciences humaines » : cela n'a de sens et ne permet d'être apprécié dans toute sa complexité que si l'on s'oblige à considérer que cette décennie doit être prolongée jusqu'en 1944. Non qu'il faille forcément juger, dans une acception morale, le travail des années d'Entre-deux-guerres à la lumière des errements ou reniements de l'Occupation, mais parce qu'il y a des continuités, des évolutions qui demandent le révélateur de la crise de l'après-juin 1940 pour être mises en lumière.
- 25 Pour Lucien Gachon, qui pensait tenir dans la fidélité à la terre le moyen de réussir la synthèse entre légitimité terrienne et magistère intellectuel, la défaite de 1940 est un choc moral d'autant plus rude. Sa foi dans la science et le progrès en est fortement ébranlée, comme le révèle sa correspondance. Dès le 1<sup>er</sup> juillet 1940, il écrit à Henri Pourrat : « aveugles sont ceux qui ne voient pas que le 19<sup>e</sup> siècle est mort : pourvu, avec les machines, d'organes et de moyens de jouissance nouveaux, l'homme n'a pas su conserver sa liberté ». Et d'ajouter : « il faudra bien qu'on le retrouve, le salut par la terre ».
- 26 Son roman *La Première année*, repentance pathétique de son rôle d'intellectuel, mûri par ses échanges épistolaires avec Henri Pourrat en 1941 et rédigé dans les premiers mois de 1942<sup>22</sup>, constitue une clé essentielle pour comprendre l'homme mais aussi, à travers lui, la fêlure qui traverse une bonne partie de l'édifice des études rurales françaises. Dans cette œuvre la plus révélatrice de ses contradictions intimes, Lucien Gachon met en scène un enseignant clermontois, originaire du Livradois, qui, prenant soudain conscience du déclin de la France dans la modernité et de sa propre responsabilité d'intellectuel, agent du déracinement, décide de mettre en pratique le retour à la terre, en installant dans la ferme ancestrale abandonnée un jeune couple de pâles citadins, ses neveux<sup>23</sup>. Or, le personnage du professeur est bien évidemment la transcription littéraire de l'auteur, à l'époque enseignant à l'École normale de Clermont-Ferrand, écartelé entre ses origines et sa nouvelle vie dans la sphère de la notabilité savante, porté à renier cette dernière dans le climat de haine des intellectuels des années d'Occupation, pris de doute quant à l'utilité de son travail de chercheur, et indéniablement séduit par l'idéologie des premiers temps de la Révolution nationale<sup>24</sup>. On trouve ainsi, toujours dans sa correspondance avec Henri Pourrat, cet aveu de Lucien Gachon en date du 14 juillet 1940 : « si enfin la littérature parisienne mourrait de sa bonne mort pour faire place à l'authentique vérité de la terre et des hommes de France déjà installés de toujours, à leur place, quelque part, dans la France éternelle ? » Comment être plus éloigné du Marc Bloch de *L'étrange défaite* ?
- 27 Le professeur, empli du remords d'avoir laissé retourner à la friche la terre familiale et, surtout, d'avoir formé à la ville des générations de bons à rien et de fonctionnaires, « affaiblis dans leur énergie native », s'écrit ainsi : « pragmatisme terre-à-terre, beau, magnifique pragmatisme : que la France redevienne donc agricole et éleveuse d'abord ; la France des mille pays ; la France, millénaire berceau humain ». Allégorie du retour à la terre, le roman est pourtant bien loin de l'enthousiasme d'un Giono : à l'unisson de la période, Lucien Gachon décrit davantage le purgatoire que le paradis. Ses jeunes héros, citadins pâles et malhabiles, doivent expier dans la douleur leur origine honteuse pour se faire accepter par la terre, dans ce domaine de la Fougère niché sur les contreforts du Livradois, à 900 mètres d'altitude,

qu'ils s'efforcent de fertiliser à nouveau. « Le paysan était descendu de sa montagne dans l'usine de la plaine, fort d'avoir dû lutter durement pour vivre indépendant sur le petit bien paternel. Mais ensuite, affaibli, révolté ou asservi, habitué au petit confort de la vie (eau, gaz, électricité), il ne pouvait plus redevenir paysan. Hélas ! Il est autrement facile de déchoir que de monter ». Le renversement des valeurs est désormais accompli symboliquement : c'est déchoir que de monter dans l'échelle sociale, c'est s'élever que d'accepter la condition de paysan. Et ce n'est pas un hasard si ce renversement s'est produit chez un écrivain du Massif central, chez un géographe de la montagne qui utilise là, sciemment, une métaphore géographique : déchoir, c'est descendre, tomber du haut dans le bas pays, se laisser entraîner par le courant naturel qui entraîne la bonne terre des sommets vers les plaines paresseuses. Or, dans l'idéologie réactionnaire des défenseurs de la terre, la valeur suprême est la résistance à la tentation et l'acceptation de la souffrance. Rester dans la montagne, en vaincre la rudesse, c'est être pleinement homme. La déprise n'est plus un problème socio-économique, c'est une épreuve morale. Il y a, dans ce fantasme, un mélange confus de culture chrétienne de l'endurance et de l'expiation — la montagne comme terre d'exil pour Adam — et de fascination pour le paganisme (tropisme spécifique de l'extrême droite), visible dans ces références obsessionnelles à la « nuit des temps », à l'alliance primordiale de l'homme-laboureur et de la terre-matrice, très présentes chez Henri Pourrat. Lucien Gachon, méfiant vis-à-vis de tout intellectualisme ou sentimentalisme, élude ces références de son discours, mais elles n'en sont pas moins prégnantes.

28 En effet, malgré son parti pris de pragmatisme, Lucien Gachon ne livre nullement un mode d'emploi pratique de la reconquête agricole. Tout comme le projet vichyste de retour à la terre, son roman a principalement une valeur symbolique, et on sait le peu de succès de l'opération. Le vrai moteur du livre comme du régime politique dont il applique l'idéologie, c'est en fait un mélange de dépression collective et de haine impuissante contre la modernité, un repli dans la montagne froide par dégoût du soleil. « - Tant pis pour ces fainéants des villes, lança même la Julie, et tous ceux-là qui sont partis, ayant pourtant du bien chez eux, qu'ils pâtissent et souffrent la bivre maintenant ! » C'est là un triste idéal, et il aurait été bien étonnant qu'il suscitât un quelconque enthousiasme, chez les lecteurs de romans comme chez les chômeurs en quête d'établissement. Toute la contradiction de cette période est là : prétendre ressusciter une nation, quand on la regarde avec une misanthropie et un pessimisme radicaux. Et c'est une bien pauvre et courte consolation qui est symboliquement offerte aux hauts pays, de voir, à la faveur d'une défaite, la France des plaines opulentes réduite à la misère <sup>25</sup>.

29 Indéniablement toutefois, le « moment Vichy » est une étape fondamentale dans la cristallisation de l'image des hautes terres. Ce n'est pas seulement en Auvergne que l'on voit des écrivains, serviteurs sincères de la cause régionale ou agrarienne, peu suspects de collaborationnisme, succomber aux sirènes de cette utopie réactionnaire. De fait, la conception vichyste du rapport à la terre est le fruit d'une lente maturation, l'éclosion d'une angoisse jusque là plus ou moins contenue face à la modernité. Or, les écrivains des hauts pays, à l'instar du Lucien Gachon de la fin des années 1930, sont largement convaincus de ce que le triomphe de la modernité signifie la mort de la terre qu'ils aiment : ils ont intégré l'idée de la fatalité du déclin, du caractère inexorable de l'attraction urbaine. Pour eux, à l'instar de Charles Maurras, 1940 signifie la défaite inattendue de la France des villes. Et Vichy leur apporte l'illusion d'un possible retour en arrière, ou plutôt d'un oubli du monde moderne dans une France où le temps aurait été suspendu. Tous ceux qui craignaient le progrès destructeur des valeurs anciennes et agent de la dépopulation des vieilles montagnes veulent croire leur cause sauvée, leur utopie réalisée. En fait, les années 1940-1944 sont principalement, pour le pays tout entier et pour un grand nombre de ceux qui les ont traversées, un moment de profonde dépression. Son intérêt est de révéler un mécanisme culturel de défense propre au pays, en tout cas à sa moitié qui ne se résigne pas à la modernité : la réaffirmation symbolique de l'enracinement. Pour les hautes terres du Massif central, touchées par une déprise déjà forte, cette profession de foi se fait avec une vigueur d'autant plus grande.

30 Lucien Gachon co-signe avec Henri Pourrat, dans l'ouvrage déjà cité de 1943, cette phrase symptomatique de la perte de ses repères : « La catastrophe historique ne va-t-elle pas éveiller

et refaire le peuple de l’Auvergne, de même qu’autrefois la catastrophe géologique a éveillé et fait sa terre ? » Henri Pourrat et ses envolées panthéistes semblent bien l’avoir emporté : la géographie n’a plus ici de valeur que métaphorique. La terre n’est plus un espace de production, mais l’interface de communication avec des forces chtoniennes, dans un refus obstiné de l’histoire et de la rationalité. Pourquoi, au reste, faire de la géographie rurale, si elle se révèle sans effet sur la déprise qui touche le paysage décrit et sur le délitement de la société paysanne ? Pourquoi former des étudiants, s’ils sont destinés à devenir des « fonctionnaires parasites », incapables de suivre l’exemple de la génération de 1914 ? Ainsi, la soutenance de thèse de Lucien Gachon débouche sur un moment de désenchantement absolu, qui le repousse du côté de la littérature — sans que, du reste, il obtienne là plus de satisfaction : *La première année*, pourtant tout à fait dans la ligne du régime, ne trouve pas d’éditeur (le papier se fait rare), et il faut le soutien actif d’Henri Pourrat, qui a obtenu le prix Goncourt 1941 avec *Vent de mars*, pour qu’un tirage modeste soit réalisé en 1943 aux éditions du Sagittaire. La réception est quasi-nulle.

31 Alexandre Vialatte, ami de Pourrat, écrit sobrement dans le chapitre consacré à la littérature auvergnate de l’ouvrage co-signé avec ses compatriotes, que Lucien Gachon peut être qualifié de « bon écrivain, grand géographe » — incitation amicale, mais ferme, à opter pour la voie universitaire, conseil d’ailleurs suivi par Lucien Gachon peu de temps après. Au lendemain de la guerre, en effet, déçu sans doute de la réception de ses œuvres littéraires, et retrouvant confiance dans son magistère, il fait définitivement le choix de la géographie, et entre, en 1946, à l’Université de Clermont-Ferrand. La période de maturation et d’hésitation est révolue <sup>26</sup>.

32 \* \* \*

33 Le parcours intellectuel de Lucien Gachon, certes relativement effacé et circonscrit à sa région d’élection <sup>27</sup>, offre donc bien un contrepoint des plus intéressants à celui des grandes figures des sciences humaines de l’Entre-deux-guerres. Mais c’est avec un autre universitaire-écrivain, le bourguignon Gaston Roupnel, que le parallèle est le plus convaincant : tous deux en délicatesse avec la communauté scientifique pour avoir choisi d’y défendre avant tout leurs « petites patries » respectives et pour avoir prétendu construire d’« en bas » une connaissance, pour partie savante et pour partie sensible, du temps et de l’espace, ils symbolisent à la fois la fécondité et les ambiguïtés d’une science sociale française naissante et hésitante, dont les racines ne sont pas toutes scientifiques, et les fruits non plus. On aurait bien tort, au reste, de croire que la sphère de la scientificité présente des frontières nettes et que c’est toujours en parfaite conscience, hier comme aujourd’hui, que les chercheurs s’y maintiennent ou s’en affranchissent. Rappelons le plaidoyer d’Henri Berr, à une époque où c’est encore un combat que d’appliquer la méthode scientifique à l’humain <sup>28</sup> : « on affirme que c’est parce que l’histoire est trop scientifique qu’elle est sans contact avec la vie ; je suis convaincu que c’est, au contraire, parce qu’elle ne l’est pas suffisamment ». Or, dans son approche de la ruralité et jusque dans ses romans, Lucien Gachon ne renia jamais cet idéal, appliqué à sa propre discipline : c’est en toute bonne foi qu’il crut, par la connaissance la plus méthodique du terrain, en atteindre la réalité la plus intime. Et c’est même, oserons-nous dire, légitimé par l’apparente scientificité de sa connaissance du monde rural qu’il put basculer dans l’idéologie et, du diagnostic socio-économique, passer à la prescription politique. Saurions-nous dire que ce danger-là n’est plus d’actualité ?

34 Datée, désuète même, la prose scientifique et littéraire de l’Auvergnat publiée dans les années 1920 à 1940 garde donc, malgré tout, l’attrait d’un regard et d’une pensée qui se cherchent, et cherchent toutes les manières de saisir et de dire. Et la relecture de ses œuvres ne peut qu’amener les praticiens des sciences humaines à toujours plus de vigilance quant à la distance et à la relation exacte qu’eux-mêmes entretiennent avec l’objet de leur étude — notamment le rural —, et toujours plus de lucidité sur les enjeux de l’écriture, jamais complètement surmontés.

## Notes

1 On ne pourra que relire avec profit la trace de ces controverses et maturations difficiles dans : Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Paris, Librairie Armand Colin, 1953, 458 p., et, pour ce qui est des relations avec la géographie, dans : Lucien FEBVRE, *Pour une histoire à part entière*, Paris, SEVPEN, 1962, 859 p.

2 Pour une première approche historiographique de cette discipline : André MEYNIER, *Histoire de la pensée géographique*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, 223 p.

3 Marc BLOCH, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo, Institut pour l'étude comparative des civilisations, 1931, réédition en 2 tomes par Armand Colin en 1952 et 1956.

4 On ne saurait citer ici toutes les grandes thèses de géographie rurale qui commencèrent à couvrir la carte des provinces françaises à partir des années 1920. On se contentera d'évoquer, pour mémoire, les travaux fondateurs d'Albert Demangeon, Roger Dion ou encore Jules Sion.

5 On se reportera une fois de plus à l'ouvrage fondateur de Pierre BARRAL, *Les agrariens français de Méline à Pisani*, Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 164, Paris, Librairie Armand Colin, 1968, 386 p., mais également aux contributions au colloque de l'Association des ruralistes français : « Agrariens et agrarismes, hier et aujourd'hui, en France et en Europe », tenu à Lyon les 27, 28 et 29 octobre 1999 (à paraître).

6 Voir, sur cette figure complexe elle aussi, les contributions au colloque organisé à Dijon en 2001 sur « Gaston Roupnel et le temps des sciences humaines », et notre propre critique de la biographie de l'historien-écrivain bourguignon publiée par l'historien américain Philip Whalen en 2001 : Pierre CORNU, « Sur l'âme des sciences humaines, réponse au Gaston Roupnel de Philip Whalen », dans *Ruralia*, n° 9, 2001, pp. 189-196.

7 Sur l'insertion de Lucien Gachon dans le courant régionaliste auvergnat et la création, par le discours scientifique, d'une identité régionale, nous renvoyons à notre propre thèse : Pierre CORNU, *La forteresse vide : une histoire des hautes terres du Massif central entre déprise humaine et emprise symbolique (19e-20e siècles)*, Thèse pour le doctorat en histoire sous la direction de Gilbert Garrier et Jean-Luc Mayaud, Université Lyon 2, 2000, 3 volumes, 865 f° et 189 f°

8 Jean-François CHANET, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996, 430 p.

9 Publié en plusieurs volumes au cours des années 1920, avec très rapidement une diffusion nationale.

10 Cette notation, comme les suivantes, est tirée de la très riche correspondance Lucien Gachon-Henri Pourrat, publiée par les *Cahiers Henri Pourrat* de la Faculté de Lettres de l'Université Blaise Pascal à Clermont-Ferrand (fascicules 9, 12, 13, 14 et 15, publiés de 1991 à 1998).

11 Lucien GACHON, *L'écrivain paysan*, Paris, Valois, 1932.

12 Pierre BARRAL, « Agrarisme de gauche et agrarisme de droite sous la Troisième République », dans Yves TAVERNIER, Michel GERVAIS et Claude SERVOLIN [dir.], *L'univers politique des paysans dans la France contemporaine. Colloque organisé par l'Association française de science politique et la Fondation nationale des sciences politiques, mai 1970*, Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 184, Paris, Librairie Armand Colin, 1972, pp. 243-254.

13 Alexandre ANDRAUD, *Paysan et maître d'école, mémoire d'un pays au pied du Puy Mary*, Nonette, Éditions Créer, 1995, 236 p.

14 Cité dans : *Cahiers Henri Pourrat*, tome 2-II, Clermont-Ferrand, Bibliothèque de l'Université Blaise Pascal, 1983.

15 Lucien GACHON, *L'écrivain paysan*, ouv. cité.

16 Lucien GACHON, « Le plateau du Livradois », dans *L'agriculture et les populations rurales du Puy-de-Dôme. — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand*, 1933, tome 33, p. 304.

17 Lucien GACHON, *Les Limagnes du Sud et leurs bordures montagneuses. Étude de géographie physique et humaine*, Tours, Arrault et Cie, 1939, 474 p.

18 Parlant de la correction des copies de ses élèves de l'École normale, il écrit le 5 juillet 1941 : « Je mets 9/10 aux vrais fils de paysans (trois ou quatre sur quarante) parce qu'ils savent, eux, de naissance, ce que c'est que les réalités terriennes. Ils sont géographes, pardi ! »

- 19 André FEL, « Lucien Gachon, la paysannerie et la ville : évolution d'une doctrine », dans *Revue d'Auvergne*, n° 533, 1995, p. 129.
- 20 Lucien GACHON, Henri POURRAT, André BOSSUAT et Alexandre VIALATTE, *Visages de l'Auvergne*, Paris, Éditions des horizons de France, 1943, 183 p.
- 21 L'analyse de leur correspondance prouve qu'il y eut plusieurs allers-retours du manuscrit, avec relectures réciproques, et donc adhésion pleine et entière de l'un et de l'autre au propos d'ensemble. Lucien Gachon ne se permet que des corrections de détail des écrits de son modèle — lorsque celui-ci maltraite le vocabulaire spécifique de l'analyse géographique...
- 22 Achevé dans ses grandes lignes à la fin de l'hiver 1942, le roman subit deux relectures amicales mais critiques d'Henri Pourrat avant sa mise en forme définitive en septembre.
- 23 Lucien Gachon s'inspire de ses propres efforts pour marier et installer un jeune paysan sur son propre domaine de la Guillerie en 1941.
- 24 Acceptant bon gré mal gré la fermeture des écoles normales, il se bat pour la création, en remplacement, d'écoles spécifiquement rurales, permettant de former des instituteurs imprégnés de valeurs terriennes, et non plus déracinés par les humanités gréco-latines. Malgré des démarches nombreuses et quelques appuis à Vichy, il n'obtient qu'un accueil mitigé et sans conséquence pratique.
- 25 Le comportement des habitants du plateau vivaro-vellave ou des vallées cévenoles, offrant en nombre le refuge de leurs maisons aux fugitifs de toutes sortes, et notamment aux enfants juifs, montre avec éloquence que les communautés montagnardes surent parfois jouer un autre rôle que celui qu'on leur assignait. Voir : Pierre BOLLE [dir.], *Le plateau Vivarais-Lignon. Accueil et Résistance 1939-194. Actes du colloque du Chambon-sur-Lignon, 12-14 octobre 1990*, Le Chambon-sur-Lignon, Société d'histoire de la montagne, 1992, 697 p.
- 26 Sur l'évolution de la pensée géographique de Lucien Gachon dans l'après-guerre : André FEL, « Lucien Gachon, la paysannerie et la ville... », art. cité. Voir également : *Lucien Gachon, géographe et écrivain, 1894-1984. Actes du Colloque national tenu à Clermont-Ferrand les 27-28 et 29 octobre 1994.* — *Revue d'Auvergne*, tome 108, n° 2-3, 1994, 228 p.
- 27 Mais il resterait une étude à mener sur la postérité régionale indéniable de son œuvre tant géographique que littéraire.
- 28 Henri BERR, *La synthèse en histoire, son rapport avec la synthèse générale*, Paris, Albin Michel, 1911 (réédition en 1956), 323 p. (p. VI).

---

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Pierre Cornu, « Lucien Gachon : un itinéraire entre géographie rurale et littérature agreste », *Ruralia* [En ligne], 12/13 | 2003, mis en ligne le 26 janvier 2005, consulté le 30 juin 2012. URL : <http://ruralia.revues.org/330>

---

### **Droits d'auteur**

Tous droits réservés

---

### **Résumés**

Le parcours du géographe et écrivain de la terre auvergnate Lucien Gachon, à la croisée des approches scientifique et sensible de la ruralité, offre un contrepoint des plus intéressants aux grandes figures des sciences humaines françaises des années 1920-1930. Le contexte intellectuel de ces années formatrices fut en effet loin d'être univoque, et la question de la scientificité de l'approche du réel historique ou géographique et de la définition de cette scientificité joua un rôle majeur. Se prétendant « écrivain-paysan » et prétendant écrire pour des « paysans-géographes », Lucien Gachon eut, dans ses romans, les mêmes scrupules, le même souci naturaliste poussé à l'extrême que dans son œuvre de géographie humaine, tout en visant l'allégorie didactique susceptible à la fois d'influer sur les comportements des paysans et d'en porter témoignage. Son itinéraire montre bien qu'on ne peut dresser, *a priori*, une

cloison étanche entre les genres — comprendre le géographe sans lire le romancier, et vice versa — ni saisir les ambiguïtés structurelles des études rurales françaises sans remonter encore et toujours à cette période cruciale.

### **Lucien Gachon, the Intellectual Itinerary of a Geographer and Writer of Rural Auvergne in the First Part of the 20<sup>th</sup> Century**

The itinerary of Lucien Gachon in the 1920's and 1930's, at the junction between scientific and literary approaches of rurality, gives a singular point of view on the intellectual background of the birth of French social sciences. Actually, the context of this period was far more complex and ambiguous than remembered, the question of scientificity (and its definition) being the most crucial problem both history and geography had to face. Pretending to be a "peasant-writer" writing for "geographer-peasants", Lucien Gachon, in his novels as in his geographic work, defended the same ideal of extreme precision and naturalism, trying to build an allegory of true rural condition able to rehabilitate and bring help to those who lived it. His work shows clearly enough that one cannot simply separate the two faces of his writings — the scientific and the literary ones — and, moreover, that the context of the birth of French rural studies still has something to teach us about how to deal with the sensitiveness and ideological background of the question of rurality.

#### *Entrées d'index*

*Index chronologique* : XXe siècle